

Longônia

Patrice Joseph Lhoni

Aujourd'hui, depuis le lever du soleil, le village est sensiblement agité. Un frisson de gaieté générale secoue les rues.

Notre village connaît de ces heures de solennité tous les dimanches et principalement les jours de fête.

C'est aujourd'hui, en effet *Buânana*, le *Jour de l'An*. Voilà pourquoi le village est noyé dans une gaieté singulière qui va croissante jusqu'au délire...

Le grand Jour a été attendu avec une impatience fébrile. Au cours des mois tout le monde s'est mis en mesure de s'approvisionner de costumes flamboyant neuf, et de belles chaussures du dernier cri venues directement des Établis-

sements de *Garam*, de *Pethel*, de *Dédé*... que sais-je ?

À chacun, d'arborer aujourd'hui ses plus beaux effets !

L'étranger de passage dans notre village sera frappé par cette mise recherchée, par la foule de gens encombrant les rues et se faisant un plaisir à parcourir les rues à tout moment.

Cette flânerie n'a d'autre but que d'attirer une appréciation favorable. *Longônia!* C'est-à-dire : *Tu es bien habillé!*

Le costume des hommes se compose généralement d'un pantalon dont les mo-

1— *Longônia* est un terme du dialecte lingala. Il désigne le caméléon. On emploie ce mot aujourd'hui en guise d'exclamation pour flatter la *mise* d'une personne tirée à quatre épingles, parée comme un caméléon. (N.D.L.R..)

des de confection sont multiples : tantôt, il est large dans le bas, s'ouvre en éventail, balaie le sol. On l'appelle, *pantalon pattes d'éléphant* ; tantôt, il est très étriqué à faire voir les contours du mollet ; descend à mi-mollet, et on le baptise *pantalon-montre-chaussettes* ; tantôt, le pantalon a des *tourne-talons* (revers) de 8 à 10 cm. Mais ces modes n'ont qu'une courte durée, car en se succédant, elles se bousculent et se détrônent. Ainsi la mode dite *pattes d'éléphant* a disparu sans laisser de traces. Cette facilité avec laquelle nous passons d'une mode à l'autre traduit l'inconstance qu'on nous reproche souvent.

Quant à la culotte, on la veut la plus courte possible. Le sens de la pudeur n'a pas survécu à nos ancêtres. Certaines culottes ont des serre-cuisses en lacets de chaussures !

Outre le pantalon et la culotte, le costume comprend une chemise rarement simple, souvent soumise aux fantaisies des tailleurs

Il y a la *chemise-sport* qu'on porte flottante au vent, la *chemise-veste* qui se porte par-dessus une chemise ordinaire...

La *veste est très ample*, on la veut ainsi, descend à mi-cuisses. On l'appelle *Swing* !

La cravate, la paire de chaussures et les chaussettes bigarrées, les lunettes viennent compléter cet ensemble somptueux, véritable parure, qui, s'il sied aux uns, ne fait que ridiculiser les autres (et ils sont nombreux, ces derniers).

Chez la femme, l'habillement n'est pas moins recherché. Il a même tendance à supplanter celui de l'homme, car si nous trouvons le costume de ce dernier déjà recherché, celui de la femme est absolument excessif. Comme l'homme, la femme, surtout la femme célibataire, ne semble vivre que pour son habillement.

Le costume de la femme se compose essentiellement d'une camisole que les tailleurseuses s'efforcent d'embel-

lir aux manches et aux encolures par une infinité de plis de formes compliquées et variées; de deux grands pagnes dont l'un partant des hanches descend jusqu'au talon, et le deuxième serrant la taille par-dessus le premier, légèrement au-dessous du genou. Un fichu soyeux de couleurs voyantes se noue avec le plus de coquetterie possible autour des tresses ou des torsades de cheveux d'un noir lustré. Les boucles d'oreille, les colliers, les bracelets et le crayon noir soulignant la courbe de l'arcade sourcilière viennent combler la coquetterie féminine. Une triple — et même plus — rangée de *djiguida* s'enroulant autour des hanches donne l'illusion d'une croupe exagérément rebondie, et forme comme un bourrelet tremblotant qui semble fait pour marquer les *pas maniérés* de la coquette. Et voilà mademoiselle en route, crachant avec autorité, dénigrant facilement la toilette des compagnes.

Ainsi parés, hommes et

femmes inondent les rues, se croisent en tous sens, parlent haut, rient à gorge déployée, oublient les voisins d'à côté qui seraient peut-être dans le malheur ou qui seraient occupés à un travail sérieux dont la bonne exécution demande attention et silence.

Des *concours de beauté* s'organisent à diverses circonstances solennelles de l'année, comme à Noël, au *Jour de l'An*, à Pâques. C'est au cours de ces fêtes bruyantes qu'il faut s'attendre à toute la gamme des modes et fantaisies que le génie du monde tailleur livre au regard du public et qui sont comme autant de réclames :

Aucun tailleur n'est aussi habile que le mien... ou Ayez un corps bien fait comme le mien, auquel tout vêtement va à ravir? Ces concours sont sévèrement notés, mais tout le monde en sort admis et content puisque chacun essaye de faire prévaloir sa toilette.

Voilà un peuple qui s'habille bien, qui s'honore, dirait-on. D'accord! Les conve-

nances exigent qu'on soit propre, bien habillé, qu'on marque par un bel habit un jour de fête. Mais qu'on ne voie plus que l'habit, qu'on n'attache plus d'importance qu'à l'habit seul, je crois pouvoir affirmer qu'on oublie un peu trop que *l'habit ne fait pas le moine*; que c'est exagéré! Et l'exagération en tout est un défaut. Tous (jeunes et adultes), nous jouons aux enfants : l'orgueil et la vanité, que fait naître en nous un habit, sont en tous points puérils. Et parce que monsieur porte des vêtements coûteux, parce que madame gonfle sa croupe de rangées de *djiguida*, on dira donc que la fée *Évolution* est entrée chez nous! L'évolution *vestimentaire* : oui! L'Évolution — avec un É majuscule — qui transforme l'homme dans sa vie, dans ses mœurs : pas forcément.

Certains jeunes gens vous disent ironiquement que le kaki et les autres cotonnades de couleur *militaire*, peuvent les attendre tranquillement dans les magasins. Seuls, les

tissus de laine, les *tissus de flanelle*, *tussor*, *popeline*, priorité à ceux-là! Et, mon Dieu! ils sont si bien habillés, de la tête aux pieds, qu'il semble que nos *Adonis*, sont tous très bien, même trop bien payés. Lorsqu'ils vous passent, nageant dans leur opulence vestimentaire, ne paraissent-ils pas plus riches, ne semblent-ils pas mener une existence plus aisée que leurs patrons?

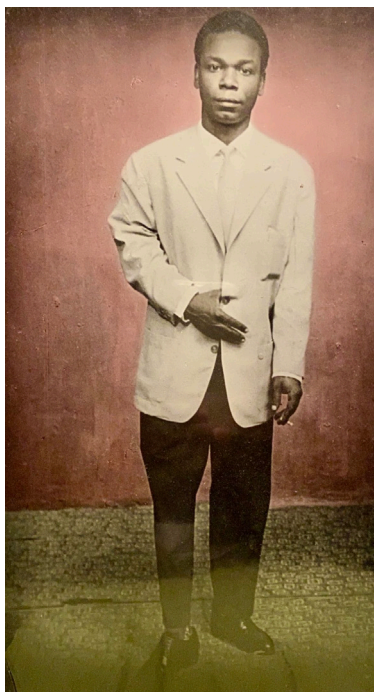
Mais, ô réalité navrante des choses! Les malheureux ne sont souvent que de tristes ventres creux qui ne connaissent presque pas de nourritures saines abondantes et régulières. Du *dix* au *trente*, ils ont faim, une grande faim! Ô! drame quotidien du ventre qui réclame à manger... Sont-ils loin de voler ceux-là? La justification, la voici : *On est mal payé... On n'a pas d'argent...*

Reconnaissons qu'on n'est pas toujours très bien payé et que *la vie coûte cher*. Mais voici l'équivoque : le salaire viendrait-il s'améliorer, cette course derrière les

tissus de laine, de flanelle, et d'autres frivolités vestimentaires, conseillera-t-elle d'utiliser sagement cet argent? Habits, *parade*, boisson, plaisirs... Voilà le malheur, le grand malheur qui fait qu'on oublie l'essentiel dans sa vie : aucune économie; la case, si l'on en a une, en piteux état; ou bien alors le loyer jamais réglé; des dettes à foison...

C'est donc en face du décor

et du clinquant, de la singerie, que je me retrouve brusquement au retour de France. Comme si, je ne les avais (les jeunes gens) jamais vus auparavant. Les couleurs ont tellement changé, me semble-t-il, le maquillage s'est tellement perfectionné en quelques mois! Et j'ai ressenti le choc brutal. Et je ne peux pas ne pas voir qu'entraîné par une mentalité qui s'étend à tous les continents, ce peuple oublie



Patrice Joseph Lhoni
Brazzaville © BSL 1969



Longônia
Brazzaville 1953

l'essentiel : sa valeur humaine, propre, — la richesse enfouie dans ses races —, tout un ensemble de virtualités physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui doivent s'exprimer dans leur climat et leur milieu en une architecture où transparaît et vit le charnel et le spirituel d'un peuple, pour une poursuite insensée du factice, de l'importé, de ce qui tue l'âme africaine véritable.

Ainsi apparaît en permanence chez nos jeunes gens le souci exagéré du costume et du comportement extérieur.

Ces garçons se fatiguent énormément à le cultiver en eux. C'est d'ailleurs l'effort permanent qu'ils s'imposent — le seul qui dure vraiment — alors que cette continuité leur fait par ailleurs défaut. Il faut, pensent-ils jouer au Blanc, devant l'Européen pour avoir un véritable accès auprès de lui. Et alors, comme pour des enfants, la présentation est essentielle : le pantalon, la saharienne, la cravate comptent bien plus que la personne qu'ils recouvrent. Et il faut aussi trancher en

*milieu noir, marquer par l'élégance et la recherche du costume, la distance parcourue, la séparation du milieu d'origine. Il semblerait qu'il faut renier ce milieu d'origine qui manque de décors et du brillant, européens ; il faut montrer dans sa tenue qu'on marche vers l'avenir, qu'on évolue, qu'on accède à la **civilisation**. Nos garçons me donnent certains jours, l'impression de **poupées** qui ne semblent vivre que pour le miroir et l'appréciation d'élégance qu'on portera sur eux. Une chose les gêne encore : cette couleur qui est signe de malédiction, comme ils disent, et rappel d'un passé ténébreux. Ils feraient tout pour la changer, pour la faire disparaître. Un drame se joue en chacun de ces jeunes hommes comme dans l'ensemble du pays. Il m'apparaît ainsi en surface, par cet accrochage nécessaire, voulu au décor que revêt la civilisation des Blancs... ▣*

(Extrait de la Revue L'Apôtre de Marie.)